

Archives et Musée de la Littérature : [www.aml.cfwb.be](http://www.aml.cfwb.be)

Textyles : <http://www.textyles.be/>

(Chronique parue dans : Textyles, n° 30, 2007, p. 122-125)

## **Aux sources du XIX<sup>e</sup> siècle : les Mémoires du peintre Philippe-Auguste Hennequin (1762-1833)**

Un peintre doué et travailleur ; un néoclassique, élève de David, mais touché déjà par le premier romantisme ; un homme aventureux, né en France, voyageant en Italie, traversant les orages de la Révolution à Lyon et à Paris, terminant sa carrière en Belgique où il formera toute une génération d'artistes, parmi lesquels le peintre tournaisien d'histoire Louis Gallait (1818-1887) ; jacobin impénitent enfin, caractère difficile et instable, Philippe-Auguste Hennequin connaît un destin tumultueux qu'il relate avec élégance (et non sans fantaisie quelquefois) dans des *Mémoires* au style alerte, des souvenirs qui se lisent, aujourd'hui encore, avec plaisir. Ils ont été publiés partiellement, un siècle après la disparition de leur auteur, par les soins d'un descendant encouragé par Anatole France, lequel avait pris connaissance du manuscrit<sup>1</sup>. Une réédition – complète cette fois – nous paraît souhaitable. Ce travail pourra se faire aisément grâce aux quatre grands cahiers qui viennent d'enrichir les fonds des Archives et Musée de la Littérature. Avant d'examiner ce don important, éclairons brièvement la figure singulière de l'artiste.

### *Parcours biographique*

Il naît le 10 août 1762, à Lyon, dans une famille de fabricants de soieries. A six ans, Philippe-Auguste perd sa mère devenue aveugle (lui-même souffrira beaucoup des yeux tout au long de sa vie). Le père se remarie, mais souffre de crises de dépression grave. Le jeune garçon ne reçoit aucune éducation suivie. Il se forme donc sur le tas, auprès d'un peintre de fleurs. Admis à l'Académie par l'entremise de ce dernier, Hennequin devient pendant quelque temps l'élève d'un peintre d'origine suédoise, Cogell, un ancien élève de Bouchardon. Entretemps, il a rompu avec un père devenu violent. Il gagne sa vie comme commissionnaire auprès de son oncle paternel, un commerçant aisé. En 1775, il obtient une première médaille à l'Académie de Lyon ; toutefois, l'année suivante, Philippe-Auguste, qui a volé son oncle pour s'acheter des couleurs, se voit définitivement rejeté par sa famille.

---

<sup>1</sup> *Un Peintre sous la Révolution et le premier Empire. Mémoires de Philippe-Auguste Hennequin écrits par lui-même, réunis et mis en ordre par Jenny Hennequin.* Paris, Calmann-Lévy, 1933, 264p. [Inventaire Bibliothèque Royale R 8514/1].

En 1779, sur le conseil d'un camarade italien, élève lui aussi à l'Académie, le jeune peintre gagne Paris, où une petite pension lui est octroyée par l'Abbé de Grimonville-Larchant ; ce dernier l'introduit de surcroît dans l'atelier de Jacques Louis David. Il se fait rapidement remarquer par le maître, qui le nomme premier responsable de son atelier, à l'Hôtel de Ville. L'année suivante, lors d'un voyage de David en Flandre, Hennequin dérobe, dans l'atelier, un sachet de coûteuse cendre d'outremer pour mieux copier, dira-t-il, une oeuvre du maître : dénoncé par son condisciple Wicar, il est chassé. Ces vols répétés de matériel produiront dans son esprit des sentiments mêlés de culpabilité et de persécution dont on trouvera trace dans ses oeuvres : à plusieurs reprises, on perçoit en effet, dans les tableaux et dessins, un « groupe » enragé se précipitant sur un individu mis en cause (que l'on songe au tableau *Le Remords d'Oreste* et au dessin intitulé *Boissy d'Anglas saluant la tête de Ferraud*<sup>2</sup>).

Vivant de quelques maigres commandes, Hennequin rencontre, en 1783, un amateur anglais, un certain Myls. Celui-ci lui propose un voyage en Italie et promet une pension confortable, en échange de deux tableaux par an. 1784 : le peintre lyonnais arrive à Rome et trouve un atelier près de la Trinité-des-Monts. Il se passionne pour les antiques, pour Raphaël, Poussin et Claude Lorrain qu'il copie assidûment. Apprenant la ruine de Myls, il se désespère, mais trouve bientôt un nouvel appui auprès d'un ami français, un certain Gérinieux-Pavy. Vers la même époque, il vit une passion amoureuse avec une jeune Romaine. Il s'affilie enfin à la Loge des Amis Sincères, reconnue par le Grand-Orient de France. Il y rencontre le fameux Cagliostro (autrement dit Joseph Balsamo, qui croisera aussi la route de Casanova) et prête son atelier pour les réunions du groupe. En 1789, trahi par sa femme, Cagliostro est arrêté par la police papale et Hennequin reçoit l'ordre de quitter Rome (il racontera l'épisode avec beaucoup de couleurs dans ses Mémoires).

En 1790, le peintre débarque dans sa ville natale, Lyon. Il s'y installe, se rapproche des Jacobins, peint force portraits, paysages et tableaux d'histoire. L'année d'après, il est chargé d'inventorier les oeuvres confisquées dans les églises et dans les couvents. Puis, c'est le coup d'état royaliste : Hennequin fuit la ville et assiste aux bombardements dévastateurs de Lyon et à la sanglante répression organisée par Fouché et les troupes de la Convention (1793). Plus jacobin que jamais, il n'hésite pas à peindre *La Rébellion lyonnaise terrassée par le génie de la liberté* ! Il épouse, toujours à Lyon, Jeanne-Françoise (Jenny) Deprez, fille de ses fournisseurs en papier.

Après la réaction thermidorienne, Hennequin rejoint à nouveau la capitale. Peu après son arrivée, en septembre 1796, a lieu la conspiration « babouviste » (nommée ainsi d'après Gracchus Baboeuf, jacobin égalitaire extrême...) dans le camp militaire de Grenelle. Hennequin est arrêté par la police du Directoire, en compagnie d'Antoine-Marie Bertrand et de François Baby, conspirateurs avérés, qui seront guillotins. Hennequin, lui, est transféré à la Prison du Temple où il partage l'ancienne cellule de Marie-Antoinette avec un commodore anglais, William Sidney Smith, dont il fera un remarquable portrait à la plume. Il est condamné à perpétuité, mais relâché en janvier 1797. Réconcilié avec David, il expose au Salon et obtient, en 1800, le Grand Prix avec son fameux *Remords d'Oreste*. En dépit d'un rapport constamment ambigu avec Napoléon Bonaparte, il se rapproche de Vivant Denon,

---

<sup>2</sup> Jérémie BENOIT, *Philippe-Auguste Hennequin 1762-1833*. Paris, Arthéna, 1994, pp. 86 et 211.

qui lui commande un tableau, *La Bataille de Quiberon*. Il peint aussi à fresque un plafond du Louvre : ce sera *L'Hercule français*, hommage allégorique à l'empereur. Plusieurs commandes n'aboutissent cependant pas : le jacobinisme et le caractère versatile de Hennequin semblent faire obstacle à sa carrière. Il quitte Paris avec sa famille et, après un bref détour par Milan, se présente, en Hollande, au roi Louis Bonaparte, dans l'espoir d'une commande. Il n'obtient rien.

En 1809, Hennequin s'installe en Belgique, contrée qu'il ne quittera plus. Il peint alors une série de portraits de notables et d'artistes qui frappent par leur vivacité et leur coloris étudié. En 1811, à Bruxelles, naît son fils Auguste, qui deviendra directeur de l'Institut cartographique de Liège. C'est d'ailleurs dans la Cité ardente que le peintre est nommé, en 1812, directeur de l'éphémère Athénée des Arts, supprimé après la débâcle de Waterloo. En 1817, Hennequin propose à Guillaume de Hollande de décorer son palais ce sera, une fois encore, l'échec. Il expose, en 1819, un grand tableau historique : *Le Dévouement des six cents Franchimontois et Liégeois*, mais les résultats de la souscription s'avèrent décevants. À la fin de l'année, le peintre s'installe à Malmédy (alors territoire prussien) et exécute une série de tableaux religieux commandés par un certain Jean-Louis Cavens. (Déjà à Liège, Hennequin avait commencé à peindre des sujets religieux un *Saint-Jean écrivant l'Apocalypse* y est toujours visible dans l'église qui porte le nom du quatrième évangéliste.)

L'année suivante, il pose sa candidature de professeur de peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Tournai et s'installe dans cette ville. Accepté d'abord, il est en fin de compte évincé au profit de Corneille Cels, le protégé d'une puissante famille locale, les Lefebvre. Jenny Hennequin réagit alors en créant une maison pour jeunes filles, rue des Jésuites. Toujours à Tournai, le peintre reçoit plusieurs commandes de tableaux religieux ; il peint notamment l'intéressant *Cycle de Saint-Hubert* qui orne l'église Saint-Piat. En 1827, il est enfin nommé directeur de l'Académie. Il formera plusieurs jeunes peintres, dont Louis Gallait : sous l'influence de la peinture des Pays-Bas qu'il découvre et étudie alors de près, Hennequin inculque à ses élèves un fort credo « coloriste », que la future école romantique belge fera sien. Son absence de flair politique lui jouera un dernier tour : en 1829, il compose une joyeuse et solennelle *Allégorie de la Réunion de la Belgique et de la Hollande* ! Au lendemain de la révolution de 1830, l'Académie de Tournai ferme ses portes. On accorde une petite pension à l'ancien directeur, lequel honore une dernière commande pour l'église Saint-Piat ; il confie son élève Gallait à l'Anversois Matthieu Van Bree. Il se retire à Leuze (Hainaut) en 1832 et, devenu presque aveugle, y meurt le 12 mai de l'année suivante.

## *Mémoires*

Dans une notice publiée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans le *Bulletin de la Société historique et littéraire de Tournai*, le chanoine Huguet se souvient : « Pendant que ses élèves étaient au travail, il était continuellement occupé à écrire un manuscrit qui semblait l'occuper tout entier. Il serait peut-être intéressant, conclut l'auteur, de s'enquérir de ce que sont devenues ces pages qui doivent être restées en la possession de l'un ou de l'autre de ses parents. » En réalité, ces pages ont disparu. Mais entre 1833 et 1844, date de son décès à Jemeppe-sur-Meuse, la veuve du peintre, Jenny Hennequin, les

réunira et, selon ses dires, les « mettra en ordre » : ce sont les cahiers de ces différentes transcriptions qu'Alexandre Henne<sup>3</sup> et Jérémie Benoit<sup>4</sup> ont pu consulter en leur temps et que, fin 2005, Madame Arlette Hennequin a donnés aux Archives et Musée de la Littérature.

Ce don manuel, auquel a été attribuée la cote ML 09398, comporte – outre une photocopie des correspondances de Hennequin et de sa femme, naguère confiées au *Liberaal Archief* de Gand – quatre grands cahiers autographes et qui se présentent comme suit :

- Cahier n°1 : cahier à couverture bleue, autographe non signée et non datée [vers 1840 ?], 31 x 19,5 cm, 106 p. cousues, intitulé : *Lettres écrites à Ph. Auguste Hennequin par sa femme*.

(En réalité, ce cahier n°1 ne contient pas de minutes de lettres, mais une version incomplète des *Notes historiques*, antérieure à celle que l'on lit dans les deux cahiers suivants, du chapitre I au chapitre XI. L'écriture est de Jenny Hennequin. Beaucoup de ratures et d'ajouts.)

- Cahier n°2 : cahier à couverture bleue, autographe non signée et non datée, 34,5 x 21 cm, 94 p. cousues, intitulé, non sur la page de titre (plus laconique), mais sur la page de garde : *Notes historiques sur la vie et les ouvrages de Philippe Auguste Hennequin, peintre d'histoire, écrites par lui-même, réunies et mises en ordre par Jenny Hennequin. Premier Cahier*.

- Cahier n°3 : cahier à couverture bleue, autographe non signée et non datée, 34 x 21 cm, 95 p. cousues (paginées jusqu'à la p. 93), sans page de garde, intitulé sur la couverture : *Deuxième Cahier*.

(Les cahiers n°2 et 3 offrent, ensemble, une version complète de ce qui semble correspondre à l'édition de 1933 chez Calmann-Lévy (*cfr. supra*, note 1). Il s'agit d'une mise au net par Jenny Hennequin, incorporant les corrections et ajouts du cahier n°1, et allant du chapitre I au chapitre XII (cahier n°2) et du chapitre XIII au chapitre XXI (cahier n°3). Cependant, dans le cahier n°3, deux chapitres successifs ont reçu erronément le chiffre XIII, d'où un décalage par rapport aux numéros de chapitres dans l'édition Calmann-Lévy ; en outre, après le chapitre XIX du manuscrit [correspondant donc au XX du livre] figurent deux chapitres inédits, qui, dans le cahier, reçoivent logiquement les chiffres XX et XXI...)

- Cahier n°4 : cahier sans couverture, tronqué du début, autographe non signé et non daté, non paginé [54 p. cousues], sans titre.

(Ce cahier n°4 présente, selon toute vraisemblance, une version ancienne – avec variantes –, toujours de la main de Jenny Hennequin, des chapitres XVIII et XIX du cahier n°3, ici fusionnés (ce sont les chapitres XIX et XX du livre) ; suivie d'une version – toujours avec variantes – des chapitres XX et XXI du même cahier n°3 (chapitres restés inédits, comme indiqué plus haut). S'y ajoute un chapitre XXII, également inédit, le dernier de ces *Mémoires*. Or, ces trois chapitres inédits, trop sommairement « résumés » à la fin de l'édition de 1933, concernent précisément le

---

<sup>3</sup> Alexandre HENNE, *Le Maître de Gallait*. Extrait de la « Revue de Belgique ». Bruxelles, Weissenbruch éd., 1893.

<sup>4</sup> Jérémie BENOIT, *Philippe-Auguste Hennequin 1762-1833*. Op. cit.

séjour des Hennequin à Liège, à Malmédy et à Tournai : ils mériteraient une étude approfondie et une édition adéquate.

Frans DE HAES